

L'édén infernal

DU MÊME AUTEUR

La greffe, entre biologie et psychanalyse
(avec Jean-Pierre Jouet), Puf, 2004

Jacques Ascher

L'édén infernal

Postmodernité, posthumanité
et postdémocratie

Préface de Jean-Pierre Lebrun

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' in a grey circle on the left, followed by the word 'éditions' in a small, vertical, black box, and the word 'ères' in a larger, bold, black font on the right.

Remerciements à :

Olivier Plessiet pour son aide technique précieuse.

P^r Louis Vallée pour sa lecture attentive,
ses remarques pertinentes
et sa perception aiguë de l'ensemble du texte.

Couverture :

Anne Hébert

Illustration de couverture :
photographie de la *Dea Madre*
du musée archéologique de Cagliari
par Stéphane Franchomme

Version PDF © Éditions érès 2017

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5616-0

Première édition © Éditions érès 2017

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface, <i>Jean-Pierre Lebrun</i>	9
Introduction.....	13
1. De l'art médical à la biotechnoscience. Les charniers du XX ^e siècle et leurs effets.....	17
2. La tentation de la démesure (<i>Hubris</i>).....	53
3. La langue habite le corps, le corps habite la langue.....	57
4. Le corps du souffle.....	67
5. De l'inconvénient d'être né...otène et prématuré.....	75
6. L'apprenti humain.....	87
7. Le familier inquiétant, les mères, le vœu matricide.....	119
8. De quoi la haine – actuelle – de la psychanalyse est-elle le nom ? ou La psychanalyse est un acte de parole.....	157
Bibliographie.....	183

À la mémoire de Janine Chasseguet-Smirgel.

À Michel de M'Uzan
dont la conception psychanalytique
de la vie de l'esprit à la fois rigoureuse
et originale m'accompagne.

À Jean-Pierre Winter
dont le déploiement de la pensée
ouvre des perspectives stimulantes
sur nombre de concepts psychanalytiques
parfois corrélés
au patrimoine culturel de l'humanité.

À mes ami(e)s et collègues
du Mouvement du coût freudien.

À Annie : l'Interlocutrice.
À Nathalie, Stéphane, Raphaël,
Céline, Aurélien, Florence,
Thibault, Maxence, Timothée.

Préface

C'est une grande joie pour un éditeur que de pouvoir enfin publier quelqu'un avec qui l'on partage des échanges depuis plus de vingt-cinq ans mais sans jamais qu'un livre ait pu encore voir le jour.

C'est ce qui arrive ici avec *L'éden infernal* de Jacques Ascher. S'il fallait qualifier cet ouvrage, je dirais qu'il est comme un long cri pour déchirer le rideau d'inhumanité auquel nous sommes en train de nous acclimater chaque jour davantage.

Donc, un livre « engagé » d'un praticien, psychiatre et psychanalyste bien connu à Lille où il exerce depuis plus de quarante ans.

Notre rencontre date de notre intérêt commun pour « Psychanalyse et médecine » (Lebrun, 1993), mais aussi et peut-être surtout pour la nécessité de « Penser la médecine après Auschwitz » (*ibid.*) tant il est vrai, comme l'écrit très bien l'auteur, que « la conviction issue des Lumières amenant à croire que le progrès des sciences et des techniques devait nécessairement déboucher sur une émancipation de la raison débarrassée de contraintes obscurantistes fut pulvérisée à Auschwitz ».

Éden infernal plutôt que fabrique du bonheur ou pensée positive : quel pessimisme, diront certains, en oubliant

que derrière les mots d'ordre optimistes à tout-va qui nous inondent, c'est précisément déjà la machine à faire naître les monstres qui opère, Jacques Ascher rappelant à bon escient la phrase célèbre de Gramsci : « L'ancien se meurt, le nouveau ne parvient pas à voir le jour. Dans ce clair-obscur, les monstres apparaissent. »

S'il fallait encore devoir rendre sensible à la pertinence des propos de l'auteur, il suffirait de renvoyer à la quatrième de couverture du dernier livre traduit de Peter Sloterdijk (2016), *Après nous le déluge* : « Notre société est incapable d'assurer et d'assumer la transmission du savoir et de l'expérience depuis qu'elle a fait de la rupture le moteur de la modernité.

Refuser tout héritage, faire table rase du passé, mépriser les modèles et les filiations, rompre systématiquement avec le père : ce geste "moderne" qui nous engluie dans le présent mène aux pires des catastrophes, humaines, politiques, économiques. »

La façon dont l'ouvrage est charpenté, les références de lecture qu'il ne fait souvent qu'évoquer, tout cela demande qu'on le lise comme d'une traite, d'un seul souffle, pour en éponger la force d'expérience clinique autant que l'intensité avec laquelle l'auteur s'est laissé atteindre par ce qu'il a rencontré : non seulement les patients, mais tout autant le monde autour d'eux.

Rien n'y est démontré, il ne s'agit pas pour l'auteur d'argumenter, de prouver, encore moins de convaincre, mais d'abord et bien plus de faire entendre ce à quoi il a été sensible, bref de « transmettre ». Et c'est sans doute ce que Pierre Delion avait dû percevoir lorsqu'il insista pour que Jacques Ascher écrive ce qui fut au départ une conférence dans le service de pédopsychiatrie qu'il dirigeait.

Jacques Ascher a relevé le défi et tenu le pari. Nous voilà en prise directe sur l'écorchure, parfois même la colère, d'un

PRÉFACE

homme qui a son trajet majoritairement derrière lui, mais qui ne renonce pas pour autant, bien au contraire, à soutenir sa place généalogique.

L'auteur a fait dans ce livre son travail pour se faire entendre. Au lecteur désormais de prendre acte de cette transmission et d'en soutenir la hauteur.

Jean-Pierre Lebrun

Introduction

Au début de l'année 2014, je tenais une conférence dans le service de pédopsychiatrie de Pierre Delion au CHU de Lille. Le propos était de réfléchir à haute voix en présence du public à certains effets possibles, collectifs puis individuels, des modifications et avancées considérables intervenues depuis environ quatre décennies dans les champs du savoir en général, du savoir médico-biogénétique en particulier.

Des progrès riches de prodigieux exploits prométhéens plus ou moins transgressifs sont contemporains de bouleversements socio-économico-culturels, donc politiques au sens noble du terme. Il s'agit de l'expansion continue effrénée du capitalisme financier, de la révolution numérique privilégiant l'approche binaire et quantitative de tout phénomène, de l'accroissement de l'appétence démocratique sur cette planète avec les illusions véhiculées par elle. P. Delion me suggéra alors, à la fin de mon exposé, de développer ces questions et réflexions dans un livre...

Ces changements remarquables survenus depuis deux générations dans l'aire occidentale désarrimée de référence au théologico-politique transcendantal déterminent pour bon nombre d'observateurs attentifs un *aggiornamento* de l'économie psychique individuelle, voire pour le psychanalyste C. Melman une « nouvelle économie psychique » (Melman,

2009). Cette actualisation déterminerait un abandon relatif du modèle névrotique de fonctionnement de la psyché centré sur le refoulement comme mécanisme de défense principal et la mise en doute de la nécessité d'un tiers pour que s'accomplisse l'humanité du petit d'Homme.

Le paradigme de la névrose supposé frappé de désuétude se trouverait plus ou moins remplacé par celui de la perversion peu ou prou « ordinaire », privilégiant comme mécanismes de défense déni et clivage. À noter que si, selon Freud, la névrose est le négatif de la perversion, la perversion pourrait être alors considérée comme le positif de la névrose...

Reprenant à sa manière la phrase connue de Goya disant que « le sommeil de la raison produit des monstres », Antonio Gramsci déclare au début du siècle dernier, de fer, de feu, de sang : « L'ancien se meurt, le nouveau ne parvient pas à voir le jour. Dans ce clair-obscur les monstres apparaissent. » Ce clair-obscur est ici questionné du point de vue psychanalytique. Ce point de vue noue le corps individuel siège d'une psyché structurellement divisée au corps familial où se jouent les identifications premières à la génération précédente dans l'amour et la haine, puis au corps social où se déploie la propension de l'animal langagier humain à se révolter, à mettre en danger possiblement mortel une civilisation dont il ne peut se passer.

Confronté à l'air du temps fasciné par la démesure, l'*Ubris*, source majeure pour les Grecs des tragédies humaines individuelles et collectives, j'exprime dans ce texte une position subjective à la fois réflexive et interrogative. M'appuyant sur la théorie et la praxis de la psychanalyse, fille selon moi de médecine et culture, je questionne les nombreux et rapides changements de paradigme survenus ces dernières décennies dans la plupart des champs où se déploie une vie humaine : couple, famille, école, hôpital, lieu de travail, etc. Il me semble que, malgré tout, le jeu des différences – initialement

INTRODUCTION

des sexes et des générations – demeure bien le ressort essentiel de l'acte de penser des pensées articulant monde intérieur et réalité empirique du monde extérieur. Il me semble en outre que l'approche difficile et progressive de l'altérité en soi continue d'être la voie privilégiée permettant d'atténuer le péril narcissique de l'enfermement dans la seule autoréférence à un Moi supposé toujours en mesure d'émettre des décrets souverains.

Notre époque épistémique amène, par ailleurs, une question redoutable : que penser de cette extension croissante de la haine de l'origine et de « l'ordre symbolique » permettant de supposer que l'hominisation elle-même est en crise grave ? Comme s'il était devenu intolérable d'avoir à prendre en considération une structure visant à introduire le sujet humain dans un ordre préétabli reposant sur le caractère fondateur de la parole et du langage dont une loi garantit la cohérence. La désaffection montante à l'égard du christianisme en Europe occidentale, religion fondée par l'homme juif Jésus idéalisé, ne peut-elle se relier à cet air du temps ? Le retour actuel de la perversion antisémite, fût-elle affublée de faux nez, n'est-elle pas à mettre en relation avec cette haine de l'origine – sans cesse fuyante – et le refus d'admettre que c'est le symbole qui fait l'homme et non l'inverse ?

Est-il encore possible, permis, pertinent ou franchement démodé de nos jours de prendre la parole dans sa dimension sacrée de l'instance de la lettre ?

Ces quelques questions et d'autres sont développées dans leur cheminement depuis le passage de l'art médical à la biotechnoscience jusqu'à des interrogations concernant la haine contemporaine visant la démarche psychanalytique, en passant par le familial inquiétant des mères, mais... comme l'observe Woody Allen : « Le problème avec la réalité, c'est qu'elle est souvent pénible. »

1

De l'art médical à la biotechnoscience

Les charniers du XX^e siècle et leurs effets

« Je trouve dérisoire toute théorie de la culture, toute analyse des conditions présentes qui ne place pas au centre les mécanismes de terreur qui amenèrent à la mort en Europe et en Russie, du début de la Première Guerre mondiale à la fin de la Deuxième, par la faim et les massacres systématiques, soixante-dix millions d'êtres humains. »

George Steiner (1986)

« Croire à la médecine serait la suprême folie si n'y pas croire n'en était une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées, à la longue, quelques vérités. »

Marcel Proust (1994)

La médecine est devenue, grâce au développement prodigieux des sciences appliquées à cette discipline, une biotechnoscience. Celle-ci est soumise de façon sans cesse croissante aux logiques pragmatico-gestionnaires de notre époque dite postmoderne.

Dans ce contexte socioculturel, la mort, l'issue fatale se trouvent fréquemment réduites à une défaillance, un

dysfonctionnement de la machinerie biocorporelle insuffisamment contrôlée et maîtrisée par la médecine et ses agents. Le scandale métaphysique s'estompe au profit de la supposée faille de l'institution médicale. Tout ne se passe-t-il pas alors comme si se posait la question indécidable suivante : nos mères, nos parents – *i genitori*, dit l'italien, plus explicite dans sa référence à la sexuation de la femme-mère et de l'homme-père – continueront-ils encore longtemps à nous donner la mort en nous transmettant la vie grâce à leur désir et plus ou moins souvent leur amour ? Ne viendra-t-il pas un jour où, en dépit de l'abandon, de l'indifférence, de l'isolement, en dépit aussi du désir de mort toujours à l'affût dans l'esprit humain, il sera possible de considérer sans effroi le destinataire de la question énoncée par l'apôtre Paul dans la première épître aux Corinthiens (15, 55) :

« Où est-elle, ô mort, ta victoire ?

Où est-il, ô mort, ton aiguillon ? »

Il peut être intéressant de citer les versets précédant les deux cités ci-dessus :

« Oui, il faut que la corruption revête l'incorruptibilité.

Que le mortel revête l'immortalité,

Alors ce sera la parole écrite : La mort a été engloutie dans la victoire » (I, Cor. 15, 54).

Observons qu'en ce point où nous sommes de l'Histoire humaine – logique pragmatico-gestionnaire tendanciellement totalitaire à l'œuvre –, une grande entreprise capitaliste américaine – Google –, à la pointe de la révolution informatique et numérique, procède à des investissements colossaux dans le domaine des possibilités d'extension de la longévité humaine.

Les chercheurs engagés dans ce travail tablent évidemment sur un corps de plus en plus numérisé, siège de multiples prothèses, greffes et manipulations génétiques. Tout se passe comme si fabriquer de l'humain dégagé de toute dette vis-à-vis de la parole était à portée de main.

Depuis environ quatre décennies, sous l'effet des progrès colossaux de la science, de ses applications techniques de plus en plus sophistiquées dans le champ de la biomédecine se déployant dans l'espace socioéconomique néolibéral, nous assistons à l'émergence d'un nouveau corps humain. Ce corps est considérablement éloigné de celui du cadavre – d'un voleur – exposé dans le tableau bien connu de Rembrandt, tableau intitulé : *La leçon d'anatomie*.

En effet, la science produit un corps « augmenté », reflet d'un corps bionique rêvé ou source de cauchemars, corps enfin insensible au signifiant, non affecté par lui.

Cette technologisation du corps augmenté par la science nous rappelle la parenté étymologique latine d'auteur – *auctor* –, d'autorité – *auctoritas* – et d'augmenter – *augere*. Cette parenté nous indique que l'Autre de ce corps accru par la technoscience biomédicale, le *deus ex machina*, est l'auteur disposant de l'autorité scientifique permettant la promotion de prouesses prométhéennes.

Ainsi est-il devenu possible de changer de sexe, de faire légaliser dans certains pays ce changement grave, lourd de conséquences. Les effets du corps augmenté par la technoscience peuvent être repérés dans divers ordres de disjonctions de plus en plus nettes :

– disjonction du sexe et de la reproduction avec projet avancé d'utérus artificiel, de spermatozoïdes artificiels ;

– disjonction du corps et du sexe : il est envisagé que nom et prénom, identification biométrique devenant prédominante, ne soient plus les vecteurs de la situation identitaire d'un chacun ni dans l'axe de la filiation ni dans l'appartenance à l'un des deux sexes. Des parents refusent déjà de nommer le sexe de leur enfant, de le dire à l'état civil afin qu'il puisse, le moment venu, le « choisir ». En attendant, tout se passe comme si cet enfant relevait du genre neutre : ni l'un ni l'autre

du point de vue étymologique et peut être l'un et l'autre (l'un hait l'autre ?) selon les logiques de l'Inconscient ;

– disjonction du corps et de la mort : la duplication de l'enfant cloné devenu réalisable, avec en filigrane la survenue possible d'un « techno-inceste », le souligne d'autant que l'exigence sociale d'une image corporelle parfaite exerce une pression importante.

Il semble légitime, dans le contexte culturel actuel, de se demander si l'investissement social du corps humain aujourd'hui ne reflète pas le déclin de la référence aux religions révélées, la dévalorisation du politique face à l'impact de plus en plus puissant de l'économico-financier néolibéral. Une recherche individualiste exacerbée de sécurité, bien-être, plaisir se manifeste sans retenue dans l'espace social alors que le corps ne semble plus être autant le donné d'un ensemble organique inhérent à la condition humaine, permettant à l'individu d'exercer un grand nombre de fonctions vitales, psychiques et intellectuelles.

Le corps, encore moins l'anatomie n'est le destin car il est devenu, marchandisation du monde aidant, construction personnelle remaniable, transformable, manipulable. La condition humaine serait débarrassée de la pesée du corps charnel périssable, sexué, sexuel, source des excitations pulsionnelles, affecté par tel ou tel signifiant.

Le corps machiné, le corps machine a liquidé toutes ces « vieilleries » machinant l'estompage du Réel de l'Impossible et l'éventualité du passage à l'immortalité. Enfin nous ne serions plus « des éphémères » (effet mère ?) comme disaient les Grecs.

L'avènement du corps indéfiniment réparable peut apparaître comme le dernier coup de la postmodernité infligé au discours religieux évoquant l'immortalité de l'âme et le corps « temple du Saint-Esprit » annoncé par saint Paul aux Corinthiens. La recherche de la bonne santé physique garantie,

du bien-vivre sans souffrance ni douleur le plus longtemps possible, serait la nouvelle Terre Promise d'une nouvelle condition humaine en proie à un nouveau Souverain Bien.

Les préoccupations concernant la santé physique remplacent le questionnement sur le salut de l'âme, sachant que santé et salut sont étymologiquement proches et que la mort est beaucoup moins prise dans de grands récits symboliques. Cette éviction des grands récits ordonnant l'espace social définit notre époque dite postmoderne pour le philosophe J.-F. Lyotard (1979). L'homme enfin achevé – au double sens du terme – éviterait souffrance, vieillesse, douleur.

Mais ce corps « augmenté », ce corps de plus en plus technicisé, n'exprimerait-il pas la haine du corps charnel, la haine de l'incarnation, référence centrale du christianisme ?

Sous les auspices de Prométhée, Faust, Frankenstein, la définition de la fabrique de l'humain se précise. D'ailleurs, les médias, depuis quelques années, l'art cinématographique depuis des temps plus anciens – comme le montrent, par exemple, le film de Woody Allen *Woody et les robots* (1973) ou le film grandiose de Fritz Lang *Metropolis* (1927) – parlent de la construction, de la mise au point de plus en plus pointue de robots parfois humanoïdes destinés à faciliter la vie des hommes dans différents secteurs d'activité. Fritz Lang s'est peut-être pour partie référé à la rêverie de Villiers de L'Isle-Adam imaginant la construction d'une androïde à l'imitation de l'humain grâce à la « magie de la technique » dans son roman d'évocation *L'Ève future* publié en 1886.

Notons pour mémoire que le substantif « robot » provient de la langue tchèque grâce à la pièce de théâtre d'anticipation Rossum's Universal Robots (RUR) jouée à Prague dans les années 1920, pièce du dramaturge Karel Čapek. Isaac Asimov, dans les années 1940, a créé une œuvre importante de science-fiction autour des robots, lui permettant de

BIBLIOGRAPHIE

- NANCY, J.-L. 2000. *L'intrus*, Paris, Galilée.
- NEYRAUT, M. 1974. *Le transfert*, Paris, Puf.
- ORWELL, G. 1950. *1984*, Paris, Gallimard, 1972.
- PEREC, G. 1975. *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël ; Paris, Gallimard, 1991.
- PESSOA, F. 1982. *Le livre de l'intranquillité*, Paris, Christian Bourgois, 2011.
- PONTALIS, J.-B. 1977. *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard.
- PONTALIS, J.-B. 1978. « Les vases non communicants », *Nouvelle revue française*, n° 302.
- PONTALIS, J.-B. 1985. « Note préliminaire », *S. Freud, L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard.
- PONTALIS, J.-B. 1988. « Une idée incurable », dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, p. 63-71.
- PONTALIS, J.-B. 2013. *Marée basse, marée haute*, Paris, Gallimard.
- POULAIN-COULOMBIER, J. 2011. « My idiotic book », *Le coq héron*, vol. 1, n° 204, p. 144-149.
- PROUST, M. 1993. *Les plaisirs et les jours*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- PROUST, M. 1994. *Le côté de Guermantes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- PROUST, M. 2005. *Pastiches et mélanges*, Paris, Gallimard.
- QUIGNARD, P. 1996. *La haine de la musique*, Paris, Calmann-Lévy.
- RICEUR, P. 2007. *Vivant jusqu'à la mort*, suivi de *Fragments*, Paris, Le Seuil.
- ROUSSET, D. 1971. *L'univers concentrationnaire*, Paris, 10/18, Union générale d'éditions.
- SCHNEIDER, M. 2002. *Big Mother*, Paris, Odile Jacob.
- SHAKESPEARE, W. 1957. *La tragédie de Hamlet*, vol. 7, Paris, Club français du livre.
- SLOTERDIJK, P. 2016. *Après nous le déluge*, Paris, Payot et Rivages.
- SPIELREIN, S. 1912. « La destruction comme cause du devenir », dans *Entre Freud et Jung*, Paris, Aubier-Montaigne, 1981, p. 213-262.
- SPINOZA, B. 2006. *Lettres sur le mal. Correspondance avec Blyenbergh*, Paris, Gallimard.
- STEIN, C. 1987. *Les Érinyes d'une mère*, Paris, Calligramme.
- STEINER, G. 1986. *Les Antigones*, Paris, Gallimard.
- STERNBERGER, D. 1986. *Dictionnaire de l'inhumain (Aus dem Wörterbuch des Unmenschen)*, Francfort-Berlin, Ullstein.

- STOLOFF, J.-C. 2009. *Pourquoi l'antisémitisme ?*, Paris, Éditions Pascal.
- TAUSK, V. 1975. « De la genèse de l'appareil à influencer au cours de la schizophrénie », dans *Œuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, p. 177-217.
- THOMAS, J.-P. 2013. *La médecine, nouvelle religion*, Paris, François Bourdin.
- TOCQUEVILLE, A. de. 2008. *De la démocratie en Amérique*, t. II. Paris, Flammarion.
- TRILLING, J. 1969. « Freud, Abraham et le pharaon », *Études freudiennes* n° 1-2, Paris, Denoël.
- VAL, P. 2015. *Malaise dans l'inculture*, Paris, Grasset.
- VALLENCIEN, G. 2015. *La médecine sans médecin*, Paris, Gallimard, coll. « Le débat ».
- VERMOREL, H. et M. 1993. *Sigmund Freud et Romain Rolland, correspondance, 1923-1936*, Paris, Puf.
- WINNICOTT, D.W. 1960. « La théorie de la relation parent-nourrisson », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- WINNICOTT, D.W. 1969. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot.
- WINNICOTT, D.W. 1975. « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », dans *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, p. 153-162.
- WINTER, J.-P. 2011. *Dieu, l'amour et la psychanalyse*, Paris, Bayard.
- YERUSHALMI, Y.H. 1993. *Le Moïse de Freud*, Paris, Gallimard.
- ZALTZMAN, N. 1999. *La résistance de l'humain*, Paris, Puf.
- ZWEIG, S. ; FREUD, S. 2013. Lettre du 20 juillet 1938, dans *Correspondance*, Paris, Rivages poche, p. 141.